

I

Quand on admire un écrivain,
on devient curieux. On cherche
son secret. Les clefs de son secret.

«Zuckerman à Lonoff»
in L'Écrivain des ombres de Philip Roth

PREM ÉTAIT FATIGUÉ. IL AVAIT SOIXANTE-QUINZE ANS et il était fatigué. Avec derrière lui une trentaine de livres, d'innombrables récompenses et un prix Nobel, c'était permis non, avait-il rétorqué à Pascal au téléphone, regrettant aussitôt ses paroles. Pascal n'avait pas encore eu le prix, l'aurait-il un jour ? Ce n'était plus évident.

Pascal ne se laissa pas démonter et poursuivit :

– Mais, mon ami, c'est cette façon que tu as d'écrire. Tu ne pourras pas toujours rédiger comme cela, à la main, debout à ce pupitre. Vis avec ton temps, tape à l'ordinateur, va sur Internet, achète ton Viagra en ligne. Prolonge ta jeunesse et... apprends à t'asseoir.

Mais Prem allait déjà sur Internet. Il était tout simplement incapable d'écrire un roman assis. Incapable de réfléchir à des thèmes essentiels, à des passages transcendants, le cul collé à une chaise. S'il n'était pas debout, il ne travaillait pas avec la même netteté. D'après lui, personne ne le pouvait. En fait, ses romans avaient quelque chose de plus que ceux de Pascal et de Pedro parce qu'il les écrivait debout, il en était persuadé. Le plus éminent des trois P., disait-on de lui.

Prem sentait une raideur dans les chevilles. Il n'y avait pas si longtemps encore, il pouvait écrire jusqu'à midi sans interruption. Il alla au tableau mural où il avait accroché la planche d'acupuncture qu'Homi lui avait envoyée d'Inde. Prem passa son index sur le dessin du pied et les différents points sur lesquels appuyer. Il avait reçu également un paquet plein de cadeaux et une carte signée de Ratan, avec ces mots : « Papi, tu me manques. » À part la petite figurine de GI Joe, Ratan n'avait sans doute choisi aucun élément du colis.

S'il devait se fier à la planche, les points sensibles de son pied correspondaient à la zone de l'estomac et à celle de la colonne. Pourtant il n'avait mal ni à l'estomac ni à la colonne. Seuls ses pieds le faisaient terriblement souffrir. Prem s'assit avec précaution dans le canapé en cuir fauve, dans un coin de son studio. Il regarda dans le vide quelques minutes, puis ses yeux se posèrent sur la pile de livres reliés entassés dans le coin, les dos de couleur bleue, son nom, d'une écriture nerveuse, en italiques jaunes. Cette couverture était différente de toutes les précédentes. Ses éditeurs lui avaient demandé de passer à leurs bureaux au lieu de lui envoyer un essai par e-mail. Et quand, lors de la réunion, Rudolf l'avait montrée à Prem, il lui avait dit :

– Cette fois, pour la couverture, on a fait dans le sexy.

Rudolf et Stern, prétendant que la graphiste était retenue en rendez-vous, profitèrent des quelques minutes de plus avant la remise du numéro zéro pour se répandre en louanges sur ce travail.

– Ça me convient, avait dit Prem, tendant le livre que l'on venait de lui présenter.

Il l'avait aussitôt accepté car il savait sans hésitation que ce jaune était la couleur préférée de Ratan. Trop jeune pour lire ses romans, Ratan aurait néanmoins une opinion sur la couverture dès qu'il la verrait.

Rudolf et Stern dissimulèrent mal leur soulagement. La graphiste – jeune femme blanche, bientôt la trentaine, l'air inquiet – semblait contrariée. La réunion achevée, Prem la tira par la manche et, l'attirant vers lui, dit à mi-voix :

– C'est mon dernier roman. Vous avez fait du beau travail, je suis content.

Alors que Prem, dans son studio, portait un regard un peu vague sur cette tour bleu et jaune étiquetée Prem Rustum, il était convaincu que ce roman était vraiment son dernier. Il avait envisagé différentes pistes pour en écrire un autre, mais ça n'avait abouti à rien. Écrire debout, devant ce grand lutrin, lui était devenu pénible. Chaque jour qui passait, Prem sentait son corps se ralentir, comme s'il se préparait à l'arrêt final. L'heure était peut-être venue de retourner en Inde, de vivre avec sa famille. En l'absence de femmes, de sexe, d'autres montagnes à gravir, seul Ratan donnait du sens à sa vie.

Prem se leva du canapé et se dirigea vers son bureau. Son ordinateur portable était allumé. Il ne l'avait pas éteint depuis que Kenny le lui avait installé. Parfois, quand Kenny passait, Prem le mettait en veille et revenait l'activer quelques heures plus tard. Prem regarda l'écran de derrière ses lunettes. Il cliqua sur l'icône de Messenger pour voir si Ratan était en ligne. Ce n'était pas le cas. Prem calcula qu'à Delhi, il était déjà tard. Il se pencha pour atteindre son téléphone et appeler Kenny :

– Pourriez-vous passer ?

– Je croyais qu'on avait décidé d'un rendez-vous pour midi.

– Je préférerais maintenant. Enfin, si vous êtes libre.

– Vous ne travaillez pas, monsieur Rustum ?

– Non.

– J'arrive.

Prem se demanda s'il n'aurait pas dû ajouter que tout allait bien. Ces derniers temps, tout le monde se faisait plus de souci pour sa santé. Un mal de tête bénin et voilà Mrs Smith et Kenny qui se tracassaient.

En un quart d'heure, Kenny était à la porte.

– Je voulais simplement m'occuper de ces livres, expliqua Prem montrant du doigt la pile de *By the Thread*, salué par les uns comme une œuvre majeure sur la vieillesse, contesté par les autres – car jugé sermon à sensation plein d'autosatisfaction – ou encore carrément rejeté pour son incroyable médiocrité pompeuse.

– Bien, monsieur Rustum. Voulez-vous que je fasse les envois habituels ?

– Ça serait possible, Kenny ?

– Bien sûr. Autre chose ?

Comme il l'interrogeait, Kenny parcourut du regard tout le corps de Prem, détaillant son visage, sa poitrine et ses genoux en quête d'une réponse.

– Je ne sais pas.

Prem caressa son portable de la main.

– Comment ça va avec l'ordinateur ?

– L'ordinateur !

Il eut un gloussement. Gravé dans sa mémoire, Prem pensait à ce jour de folie où Krishnan, son ami depuis Oxford, et le collègue de celui-ci couraient, comme des rats dans un labyrinthe, d'une de ses planches préparatoires à l'autre.

– Vous vous en servez davantage ? demanda Kenny.

Le vieil homme avait parfois tendance à se laisser aller à la rêverie, et Kenny avait appris qu'il ne fallait pas de pauses trop longues entre les questions pour le maintenir concentré.

– Pas pour mes romans, mais j'envoie des messages à mon petit-fils.

– Voudriez-vous, monsieur Rustum, que je vous apprenne à utiliser un moteur de recherche? Vous pourriez faire vos recherches en ligne.

Prem fit oui de la tête. Kenny ouvrit une page Internet et lui montra comment ça fonctionnait. Prem loucha légèrement pour voir ce que lui indiquait Kenny. Une fois qu'il eut repéré la page, il poussa un petit grognement.

– Vous entrez là ce que vous recherchez, n'importe quoi. Je tape votre nom par exemple.

Kenny désigna l'écran, veillant à ne pas le toucher.

– Mon nom?

– On y va... Cinq cent soixante mille résultats.

Prem inclina la tête afin de mieux lire à travers les verres double foyer de ses demi-lunes, son attention captée par une phrase dans laquelle apparaissaient en gras les mots « Rustum », « mal » et « sexe ».

– Cliquez sur ça, dit Prem, indiquant l'écran.

Des trois P, Prem Rustum est de loin celui qui parle le moins bien des choses du sexe. L'auteur indien n'arrive pas à la cheville de nos Don Juan latins. Lorsqu'il essaie de décrire l'acte sexuel, sous quelque forme que ce soit, ses phrases sonnent creux. À son crédit, il ne s'y risque pas souvent. Dans le passé, la rumeur lui a attribué des aventures avec des ballerines, des actrices et même deux lycéennes françaises, mineures au regard de la loi américaine. Il est donc difficile de comprendre pourquoi Rustum parle mal de sexe. Dans ce domaine, Pascal Boutin, son rival juré, le deuxième P, lui est bien supérieur.

– Puis-je faire une recherche aussi en français?

– Bien sûr, vous voulez essayer? Vous pouvez saisir plusieurs mots, en les séparant par des virgules.

Kenny se dégagea de l'ordinateur. Au début, Prem avait noté tout ce que lui expliquait Kenny, puis, comme il s'était familiarisé avec les termes « démarrer », « échapper » et « contrôler », il avait cessé de prendre des notes. Maintenant en présence de Kenny, il répéta en tâtonnant ce que celui-ci venait de faire.

– Voyons, P-a-s-c-a-l espace B-o-u-t-i-n virgule c-r-i-t-i-q-u-e.

Prem approcha la tête de l'écran et, suivant du doigt, lut chacune des lignes qui venaient d'apparaître.

– Alors... Oui... Bien.

Prem était déjà absorbé par la lecture des différents articles.

– Puis-je y aller maintenant, monsieur Rustum?

– Oui, parfait Kenny, merci.

Prem ne tourna pas la tête.

Kenny parcourut rapidement quelques feuilles posées sur une petite table dans le studio, à la recherche d'étiquettes pour l'envoi, prit une pile de livres et partit.

Le reste de l'après-midi, Prem découvrit, à sa profonde satisfaction, que, dans leur majorité, les compatriotes de Pascal pensaient qu'il était lui, Prem, le meilleur des trois P, sans pourtant être français. Cela dit, même les Français se moquaient de façon répétée du passage dans *Raga* où un personnage boit le lait d'une femme qui allaite et de celui dans *From Kerala To Karela* où Kochi suce l'orteil de sa jeune maîtresse. À part ces quelques remarques peu flatteuses, le reste n'était qu'éloges sans mélange. Prem parcourut tout un tas d'articles en français sur Pascal et rit, en son for intérieur, de tout ce que Pascal, lors de leurs conversations téléphoniques bihebdomadaires, avait omis de lui rapporter. Il avait même trouvé quelques références ironiques à cette nouvelle jeunesse de Pascal, après la publication, dans *Le Nouvel Observateur*, de son article en défense du Viagra.

À six heures, Mrs Smith appela Prem sur l'interphone, lui rappela qu'il avait un dîner et que la voiture allait bientôt venir le chercher. Eddy Parma, de chez Patriots Publishing, organisait une fête à son domicile.

Prem quitta à contrecœur le studio et regagna la maison, il passa une nouvelle chemise et choisit une cravate jaune qu'il mettait rarement. Ce que disaient presque tous les articles sur lui – à savoir que ses passages sur le sexe étaient hésitants – le perturbait. Prem n'avait jamais ignoré les critiques faites à l'encontre de ses livres, et ce d'ailleurs dès ses premiers romans, mais à l'écran, empilées les unes sur les autres, on aurait dit une litanie de récriminations. Pas un critique n'avait, semble-t-il, compris qu'il ne tentait pas vraiment de parler de sexe. Peut-être qu'un essai serait judicieux. Un essai afin d'expliquer qu'il ne fallait pas écrire sur le sexe, mais s'y adonner. Les mots, une fois sur la page, transformaient la réalité de l'expérience elle-même. Le sexe n'apportait du plaisir, de la jouissance que lorsqu'il était fluide, les mots, eux, ne faisaient que fixer les choses. De plus, sans passer par le langage, ni par la moralité nécessairement associée, le sexe était le seul moyen de faire l'amour. La parole était plus fluide que l'écriture ; elle pouvait s'enrichir de nouveaux mots, s'adapter à une situation donnée. Il avait gardé en mémoire les mots qu'il avait utilisés avec Vedika. Les mots étaient-ils l'opposé du sexe ?

Il fallait une heure de voiture pour aller de sa demeure, dans le New Jersey, à celle d'Eddy Parma. Prem laissa échapper un soupir, heureux d'avoir fait sans souffrance ce voyage dans le passé, plongé dans ses rêveries, entre ses livres et les souvenirs qu'il avait de Meher et de Vedika. Lorsqu'il l'avait invité, Parma avait laissé entendre que ce serait un simple cocktail mais en fait, les invités étaient placés, il y avait quatre plats et trois vins différents, autant de majordomes. Prem avait à sa gauche Sebi, la femme d'Eddy, et à sa droite un certain Roger Johnson qu'il ne pouvait ignorer tant celui-ci était mal à l'aise. Autour de la table, aucune jeune et jolie fille, seulement les épouses des romanciers ou éditeurs qu'il fréquentait depuis vingt ans, plus quelques vieilles filles dipsomanes. Ce Roger Johnson semblait plus intéressant que les autres convives. Jeune, il apportait du sang frais. Peut-être baisait-il une de ces femmes et se laisserait-il convaincre d'en parler. Le lendemain, Prem pourrait s'exercer à écrire sur sa vie sexuelle.

– Je n'ai écrit que quelques nouvelles, monsieur Rustum. Comme je vous le disais, avant de me lancer j'ai fait une thèse en littérature.

– Et quel en était le sujet ?

– Vous.

Roger tendit maladroitement le bras vers son verre dès qu'il eut répondu *Vous* et, du coup, renversa du champagne sur sa cravate.

– Tenez, dit Prem.

Il lui tendit sa serviette et le dévisagea de nouveau. Vingt-six ou vingt-sept ans.

– Désolé.

Johnson s'excusa, l'air tendu.

– Moi ? C'est ce que vous avez dit ?

– Quand j'ai commencé l'université, j'avais déjà lu tous vos romans. Je les ai tous relus et j'ai fait ma maîtrise sur vous. Votre œuvre est riche, monsieur Rustum, et complexe. J'ai décidé de faire mon doctorat sur vous.

Prem cita une des pages Internet qu'il avait lues plus tôt dans l'après-midi :

– Visiblement pas sur « Le sexe vu par le plus grand des trois P. ».

Johnson but une autre gorgée de champagne.

– Allons, parlez-moi de vous, ajouta Prem avec un sourire aimable.

Ce frisson de plaisir, quand il apprenait qu'encore un autre inconnu l'adorait, s'était atténué. Aux États-Unis, les louanges qu'on lui faisait ne pouvaient rivaliser avec l'adulation, l'adoration et la flagorneurie auxquelles il était habitué en Inde. Pourtant l'admiration que lui vouait Johnson était d'une fraîcheur

si naïve que Prem se sentit mollir. Quand la suite des serviteurs, comme Prem appelait le personnel d'Eddy, se mit à servir les ganaches au chocolat et leur glace au poivre, ainsi que le porto, il s'était presque lié d'amitié avec Roger.

– Écoutez, je n'ai tout simplement pas le temps de lire la plupart des jeunes auteurs qui me contactent mais envoyez-moi une de vos nouvelles et je vous dirai ce que j'en pense.

– Oh! monsieur Rustum, merci, merci.

– Vous pouvez me l'envoyer par e-mail.

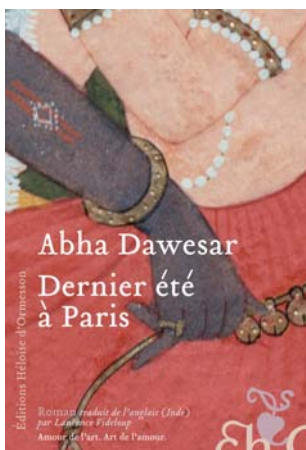
– Ah! mais j'ai lu quelque part que vous ne croyiez pas à l'outil informatique.

– Je ne rédige pas à l'ordinateur mais je suis connecté, comme tout le monde.

– Ma nouvelle porte sur les rencontres en ligne.

– Un conseil, jeune homme. Ne révélez jamais de quoi parle votre histoire. Que les gens la lisent!

Johnson rentra chez lui fatigué mais revigoré, stimulé par le porto et le piquant Prem Rustum. Il se connecta à un site de rencontres sous son pseudo et fit la connaissance de Maya.



Abha Dawesar, *Dernier été à Paris*
Roman traduit de l'anglais (Inde) par Laurence Videloup

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008 | www.heloisedormesson.com
400 pages | 22 € | ISBN 978-2-35087-081-6
Distribution/diffusion Interforum